

« Toute autorité est vécue comme une domination »

La fonction présidentielle pâtit comme les autres figures de représentation d'un rejet de plus en plus violent, explique le psychanalyste Ruben Rabinovitch.

Par Ruben Rabinovitch

Publié le 27/06/2024 à 19h01



Ce qui réduit en esclavage, c'est de n'avoir d'autre maître à servir que soi-même. Je me souviens d'un patient emmaillotté dans un grand sweat-shirt noir à capuche frappé d'un slogan anarchiste. Adrien se tenait entre deux âges sans qu'on puisse savoir lesquels. D'un ton méditatif, il avait fini par prendre la parole de sa voix éraillée : « Mitterrand m'était profondément antipathique. Chirac, je le trouvais ridicule. Sarkozy, il m'insupportait. Hollande, je le méprisais. Mais Macron, je le hais. C'est un truc physique. Chaque fois que je le vois à la télé, je ne peux m'empêcher de penser à Sébastien en primaire. Un gosse prétentieux, ambitieux et un peu cruel, qui ricanait quand on séchait pour trouver la solution. Alors il levait la main de toutes ses forces, il donnait la bonne réponse et puis il se retournait vers nous en nous toisant. »

Adrien, comme de nombreux autres patients, fait part d'une haine totalement inédite pour la figure d'un président de la République. Pour la première fois, le président n'a pas d'enfant, est adossé à une femme bien plus âgée que lui et qui fut sa professeure. On ne lui prête pas de conquêtes féminines et, si fantasmes il y a, c'est plutôt du côté d'une supposée homosexualité.

[Emmanuel Macron](#) est « hors peuple » comme on dit « hors sol ».

La conscience peut être rééduquée – en finir avec le patriarcat et liquider les stéréotypes de genre –, il n'en demeure pas moins que l'inconscient et ses fantasmes restent insupportablement rétrogrades. Si la compétence ou l'incompétence sont des critères de la raison, les fantasmes et l'imaginaire sont eux des éléments du rêve éveillé dans lequel circulent les foules. Emmanuel Macron est « hors peuple » comme on dit « hors sol ». Il n'incarne pas une figure de père de famille, d'homme mûr et aguerri mais se présente au contraire comme un fils injustement préféré, comme un frère rival ayant accès à des jouissances et des passe-droits dont les autres seraient privés. Le sentiment d'injustice procède moins de l'inégalité que de la présomption égalitaire et rien ne suscite la haine comme le font la jalousie, l'envie et le ressentiment.

Une défiance généralisée

Mais la personnalité de l'actuel président n'est qu'un facteur aggravant du rejet dont sa fonction est l'objet. Les figures de représentation auxquelles étaient accordés traditionnellement respect, crédit, autorité et confiance sont progressivement déboulonnées avec une agressivité et une violence toujours plus marquées : le professeur, le policier, le militaire, l'intellectuel, l'homme de culte, le patron, le journaliste, le maire, l'élu politique en général et, depuis la crise du coronavirus, le médecin et le scientifique eux-mêmes. Une défiance généralisée règne dans notre société.

Pourtant, le respect ne parle pas seulement de la personne qui est respectée mais de ceux qui sont en capacité ou non de respecter. Respecter n'est pas une soumission mais une aptitude psychique. Le respect d'un peuple pour ses représentants et, réciproquement, celui des représentants pour leur peuple témoignent d'une relation mutuelle de confiance et de responsabilité. À l'inverse, leur défiance mutuelle révèle que cette société est malade.

L'égalité, dans nos sociétés démocratiques, n'est pas d'abord un principe ou une forme de gouvernement, mais un imaginaire qui aujourd'hui dégénère en passion. Au cœur des aspirations égalitaires, chacun doit pouvoir prétendre à n'importe quelle place dans l'ordre social. L'autorité a disparu mais non les hiérarchies, qui sont désormais considérées comme accidentelles, arbitraires et bien souvent intolérables. De quel droit, au sein de cette communauté des égaux, devenus des rivaux, un homme pourrait-il plus qu'un autre prétendre incarner la fonction suprême, voire une quelconque position d'autorité ? Toute autorité est désormais vécue comme une domination, toute obéissance comme une soumission, toute dissymétrie comme une inégalité, toute inégalité comme une injustice et toute injustice comme une oppression.

Le psychiatre et psychanalyste belge Jean-Pierre Lebrun évoque, dans un lumineux ouvrage paru en 2020, Un immonde sans limite, le passage d'une « société pyramidale organisée autour d'un père à un monde horizontal organisé sans père ». Avec la liquidation du patriarcat a aussi été liquidée la fonction paternelle. Du paterfamilias aux « parents 1 et 2 », c'est toute la structure de l'organisation sociale qui s'est trouvée remaniée de fond en comble, tout l'univers symbolique et mental qui s'est trouvé bouleversé.

Deux modèles psychiques en conflit ouvert

Si l'ordre patriarcal d'hier permettait de manière perverse à de nombreux hommes d'être des pères jouisseurs de leur position de toute-puissance (« J'ai raison et force sur toi parce que je suis ton père, ton mari ou ton patron »), la fonction paternelle quant à elle (qui peut être occupée par un homme ou par une femme) est une condition sine qua non de l'organisation de la civilisation et de la collectivité. Elle est un attribut essentiel des représentants politiques, garants de l'ordre et figures de la transmission et du savoir.

Or deux visions du monde, deux modèles psychiques semblent désormais en conflit ouvert : un modèle horizontal, l'autre vertical. La conception horizontale, telle qu'elle s'exprime aujourd'hui, promeut la prééminence de l'individu, des minorités agrégées en groupes d'influence, l'égalitarisme appliqué à tous les aspects de la vie individuelle. La conception verticale du politique accorde toujours la prééminence au collectif sur l'individuel et consacre la primauté de la loi commune, qui s'impose à tous, sur le désir de chacun. Elle en appelle à l'autorité, à la responsabilité, à l'identité, c'est-à-dire à la fidélité à soi, au respect des lois et à l'application des peines.

Les formules d'« extrême gauche » et d'« extrême droite » sont des concepts inopérants et trompeurs.

En échouant à faire la synthèse entre ces deux dynamiques inhérentes à la démocratie, le pouvoir en place a accentué leurs antagonismes au point que les Français sont désormais obligés de choisir entre deux positions psychiques devenues irréconciliables. Partant, les formules d'« extrême gauche » et d'« extrême droite » sont des concepts inopérants et trompeurs qui ne servent qu'à discréditer par la culpabilité et par la peur toute autre voie politique possible. À la place de nous aider à penser les mutations politiques en cours, elles contribuent à la radicalisation et à la paralysie.

La quête de nouvelles identifications claniques

Quand le collectif se désagrège sous les assauts du narcissisme, que l'infantilisme généralisé empêche que l'impérieux métier d'adulte trouve encore preneur, alors tout devient prétexte à se mettre en quête de nouvelles identifications claniques où chacun pourra dissoudre son individualité dans une jouissance identitaire (wokisme, islamisme, suprémacisme et leur corollaire, l'antisémitisme). À mesure que les sociétés s'égalitarisent, la rivalité et la convoitise mordent toujours plus profondément le cœur des hommes et, avec elles, la haine de la transcendance. La tentation de sacrifier sa subjectivité à des tyrans obscurs, si elle se réduit encore aujourd'hui à des systèmes culturels et religieux, pourrait s'étendre demain, nous ne pouvons que le redouter, à des systèmes politiques.

Car au ricanement instinctif face à toute limitation, à la prosternation extatique devant la jeunesse, à la haine déchaînée contre toute figure d'autorité, à la subversion de la langue et de son écriture, à la dénégation du réel du corps, à la transgression permanente des formes et des traditions, à la jouissance sans relâche, à la déchéance de toute vérité en opinion succède le plus souvent, l'Histoire nous l'a appris, un appel enragé à un Maître intraitable qui soufflera dans un sifflet de sang la fin de la partie. Inquiétons-nous d'en arriver à ce que prédisait [le poète François Cheng](#) : « Les fraternités sans transcendance finissent toujours en fratricide. »